

XYZ. La revue de la nouvelle



Mémorial

Jacques-Étienne Bovard

Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bovard, J.-É. (1989). Mémorial. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 34–40.

pour Jacques Mercanton

Les mêmes questions, le même malaise qu'au moment de descendre du car avec le groupe des touristes: le macadam neuf cesse tout à coup, fait place sur les cent derniers mètres à une piste de terre battue mêlée de gravier. On devine qu'il s'agit du «vieux chemin». Près de rire, on pense à un ami collectionneur qui conserve le plus longtemps possible le cordon des tableaux anciens qu'il achète, au risque de les voir tomber, parce que ces cordons sont «d'origine»... Est-ce une invite à méditer sur ce sol tassé par les roues des camions pleins à craquer, sur leur contenu de douleur abruti, sur la plainte monotone des moteurs se répercutant entre les sapins? Bel effort: comme si de semblables convois étaient rares, partout ailleurs...

Qu'est-ce qu'on fait là? Pourquoi perdre ici une demi-journée de son existence? On en a déjà tellement lu, tellement entendu...

L'aire du camp est vaste et vide comme un immense terrain de football fermé de barbelés. Outre le logis des chefs, en pierre, au fond du camp, on ne distingue plus que de misérables châssis de ciment, à peine plus hauts qu'un bord de trottoir. Sur lesquels devaient s'élever les fameuses baraques... Là encore la chose trouve son sens dans sa dérision même: les corbeaux tourment au-dessus de la plaine, se posent au faite des miradors, jettent leur cri rauque dans la fournaise. On ne sait plus combien de milliers de personnes ont crevé ici (il n'y a pas d'autre mot), on n'imagine pas dans quelle horreur, et ce n'est pas même un silence ni une vision de mort. Tant pis pour eux, pour vous, pour tous, dit le vide plat. Rien de plus. Demain j'irai visiter une brasserie, c'est au programme du voyage; j'y boirai deux ou trois bonnes chopes de bière blonde. Le soir, je grimperai avec une de ces gretchen dodues qui se dandinent derrière leur vitrine. Du Mémorial à l'Eroscenter. Pourquoi s'en faire? Un terrain de foot. C'est l'habituelle grimace du temps sur les ruines et les vestiges toujours muets. C'est l'indifférence absolue...

Mais je sens qu'on me tire en arrière par la manche. Une toute petite vieille, très ridée, vêtue d'un anorak vert de l'armée américaine et d'une

jupe gris bleu, me sourit d'un air étrange, les yeux brillants. N'étant pas d'humeur à parler allemand, je me contente de lui jeter un regard inquisiteur. Son sourire s'accroît, elle plie le genou en inclinant la tête.

— Tu es grand, toi, articule-t-elle en français. Incroyable ce que tu es grand! Deux mètres, deux mètres cinq, peut-être?

Je réponds sèchement, agacé par cette impolie allusion à ma taille.

— Et alors? Ces deux mètres peuvent-ils vous être utiles à quelque chose?

Elle ne répond rien, soudain anxieuse.

— Je vais te faire la visite du camp. C'est très intéressant, avec quelqu'un qui...

— Trop aimable. Les commentaires, moi, vous savez...

Je suis sur le point d'ajouter que si c'est un pourboire qu'elle cherche, je peux le lui donner tout de suite, pourvu qu'elle me laisse tranquille ensuite, mais elle me saisit le poignet et le serre avec une telle détermination et une telle force que je m'interromps, impressionné. D'un geste méprisant de l'autre main, elle désigne le petit groupe des touristes qui attendent devant l'entrée du bâtiment de pierre.

— Allons de notre côté, on sera mieux sans eux, dit-elle en m'entraînant par un chemin opposé.

On arrive bientôt devant deux baraques de bois, pareilles à de vétustes entrepôts. Les Américains n'en ont laissé debout que deux, m'explique la vieille, ça suffit pour se faire une idée. Elle fait son commentaire d'une voix parfaitement calme, trouvant toujours ses mots, à croire que la direction du Mémorial l'emploie comme guide et qu'elle le fait tous les jours. Je l'écoute à peine. L'agacement de sa présence, de cette journée perdue par avance, s'amplifie dès le seuil de la baraque. Les lieux clos s'imprègnent de ce qu'ils ont enfermé, gardent entre la chair de leurs murs quelque chose de plus obsédant qu'une respiration, de plus fort et pénétrant qu'une odeur, invisibles vestiges, informes, multiples et permanents, des milliers d'êtres qui ont glissé dans cet espace. J'entre lentement, le plancher craquant sous mes pas. C'est exactement comme dans les films. La pièce, unique, immense, tient du grenier, de la caserne et du clapier industriel. Sauf une petite place vacante le long des fenêtres doublées de barreaux, elle est occupée, du sol au plafond, d'une

superposition grotesque de lattes et de lambourdes, comme les étagères d'une quincaillerie de gros: les lits.

J'essaye, tandis que la vieille me donne des détails dont je ne me souviens déjà plus, de rester impassible, me contentant de hocher la tête, pour ne pas lui donner la satisfaction de voir mon trouble, qu'elle attend sans doute avec impatience. Je n'y parviens pas. Impossible d'assimiler, de saisir la réalité de ces couchettes, de ces trappes ignobles sans éprouver une espèce de stupéfaction continue et horrifiée. L'odeur bizarre, indéfinissable du lieu me monte à la tête. Très vite le grotesque devient nausée. Nausée des nerfs face à l'impensable, au monstrueux, plus incoercible encore que la nausée du ventre devant l'excrémentiel. Je ne m'attendais pas à cela. Une espèce de vertige me prend, je me sens happé par l'épouvantable machine, entassé, agglutiné avec une humanité chaude entre les lattes grasses, mais une humanité sans visage, une pâte grouillante, anonyme, fétide et coulante comme un fond de caniveau. De très loin me parvient la voix égale de la vieille. Chaque matin, il fallait sortir de leur niche les morts, etc. J'ai une sorte d'éblouissement et tout se tait.

L'air frais m'a fait du bien. Je suis sorti brusquement, à bout de nerfs. Je marche à grands pas vers la sortie. La vieille trotte sur mes talons. Elle doit être ravie, et je ne sais pas, le long du chemin, ce qui me retient de l'envoyer au diable... Ma colère s'accroît quand je m'aperçois que pour sortir, il faut passer par la salle de l'exposition. La vieille se plante devant moi, reprend ses commentaires sur ma taille.

— Un vrai géant, rit-elle. Tu peux facilement toucher le plafond!

Je lui demande si elle veut que je la porte, de manière qu'elle puisse prendre connaissance du texte des affiches, dont elle ne peut lire, haute d'un mètre cinquante, que les toutes dernières lignes.

Elle rit, les yeux si plissés que je n'en vois plus que les cils, emperlés de larmes. Qui est-elle? Que fait-elle ici? Que me veut-elle, à la fin? Mais la mauvaise humeur n'est pas l'amie de la perspicacité, et je hausse les épaules en la suivant où elle veut. Une vieille folle, et qui m'agace...

Nous avançons dans le labyrinthe des affiches juxtaposées, assez lentement pour ne pas rejoindre le groupe des touristes engagés devant nous. Les premières affiches sont consacrées à l'idéologie nazie et aux débuts du parti, fonds de brasseries braillardes, chopines moussues, fanfares et soupes populaires. Des textes, sous ces affiches, que je ne

prends pas la peine de lire. Ce qui me surprend, qu'on m'avait dit, pourtant, c'est la figure d'Adolf Hitler introuvable. Seul l'aspect menu, restreint et comme dévié du personnage le désigne au milieu des ventripotences qui l'entourent: son visage n'est plus qu'une excavation grise, ouverte jusqu'au fond de l'affiche. Il n'est du reste pas le seul, Goebbels, Goering et bien d'autres ont subi le même sort. Belle marque d'infamie, mais un peu tard.

La vieille m'arrête, le doigt dans les plaies rugueuses.

— Les touristes croient que les Allemands cherchent à cacher leurs parents ou leurs amis. Mais non! c'est pour les maudire, les maudire à tout jamais!

Sa phrase commencée d'une voix égale s'est crispée sur un ton rauque et rageur qui me met mal à l'aise. J'avance cependant, passant vite ce qui concerne le nazisme dans son ensemble pour en arriver aux photographies du camp, prises par les Allemands à des fins de propagande ou tout simplement en mal de souvenirs. On retrouve le visage quotidien de la faim: pareil à la tête rachitique des oisillons, la bouche et le nez se fondant en une suggestion de bec frustré, les yeux caves, intenses, hallucinés. L'os pointe à travers la chair, s'étire sous la peau, se dessine en squelette, puis le corps se disloque peu à peu, écartelé de l'intérieur, ouvert jusqu'à sa dernière substance de vie. Banal.

Je passe de plus en plus vite le long de ces panneaux. Encore des images bien connues, exécutions sommaires, tortures diverses, une sorte d'obscénité frustrée planant sur le visage de chaque tortionnaire. De pancarte en pancarte, on passe de la simple barbarie à la démence mégalomane, de la simple brute bavaroise au docteur Frankenstein, des mises à mort à coups de gourdin aux expériences chirurgicales.

La vieille, jetant vers le groupe des touristes qu'on rejoint peu à peu des coups d'œil inquiets, proteste que je ne regarde rien, que je passe trop vite, et veut me donner des explications. Cette fois je n'y tiens plus.

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin? Que je cesse de respirer? Que je m'arrache les yeux?

Elle fait des signes désolés de la tête.

— Mais ce n'est pas cela que je voulais te dire, murmure-t-elle. Non, reste, ne pars pas!

J'ai déjà tourné les talons, passe tout le reste de l'exposition, rejoins les touristes sur le point de sortir. La vieille est restée en arrière. Aura-t-elle enfin compris? Juste devant la porte, sur une petite table, un gros livre, ouvert, un stylo à la jointure des pages, arrête mon regard. Le «livre d'or»! Mon Dieu, qu'a-t-on bien pu écrire là-dedans? Pris d'une intense curiosité, je me mets à le feuilleter. Les inscriptions se succèdent, de toutes les encres, de toutes les langues, appliquées, nerveuses, hâtives, tremblantes ou posées. Des versets, des citations dérisoires à n'en plus finir. Certains font dans le philosophique, d'autres y vont de leur page d'injures. D'autres ne trouvent pas les mots, laissent des dessins catastrophiques, champignons atomiques et boules de feu, ou de haineuses caricatures. C'est d'abord l'écho du monde, confus, sans suite, contradictoire, criard. Puis on y trouve des liaisons, des sentiments, des hantises, évoqués sous mille formes, qui se rejoignent. Bien sûr la révolte contre les nazis, contre l'homme, contre Dieu. Puis la terreur que cela recommence, ou plutôt la terreur parce que cela a déjà recommencé, et les exemples abondent sur ces pages pleines de sang et de larmes. À l'inverse, sans doute mal renseignés, quelques-uns entonnent l'alléluia de notre époque de paix. Plus surnois, mi-chair mi-poisson, d'une mauvaise foi plus puante que l'ouverture des charniers voisins, certains tentent encore de biaiser, de nier des faits. Comme on pouvait s'y attendre, les regrets qu'«ils» ne les aient pas tous exterminés sont nombreux. La haine affleure, se découvre presque partout. La haine dans la honte, surtout. «J'ai honte d'être un Allemand» se lit sur chaque page, avec une signature très lisible, et une date de naissance qui montre bien que le sujet n'était pas né à cette époque.

Je referme le livre, soudain frappé par l'insultante vanité de tout cela. Qu'est-ce que ces larmichettes, que cette mauvaise conscience terriblement mesquine et intempestive, que ces petits complexes raciaux, que cette révolte miteuse, qu'est-ce que cet étalement de bondieuseries, que cette stupéfaction imbécile, que toute cette minable oraison de touristes «horriifiés», «marqués pour la vie», «compatissants», en face de ce qu'on vient de voir? Ah ils doivent être émus, les rescapés, à la vue de ce beau livre, dont chaque page n'est qu'un aveu criant d'indifférence!

Les touristes sont sortis. Toute seule entre les parois d'affiches, la vieille se tient derrière moi. Son regard s'affole.

— Viens, il faut que tu viennes!

Je me laisse entraîner, subjugué par son ton impérieux, jusqu'aux images déjà vues.

— Là, murmure-t-elle, sur cette affiche!

Un grand placard, placé très haut sur le mur, fait voir au premier plan un amas de cadavres d'enfants nus, recroquevillés sur un dallage humide. Ils ne portent pas de blessures. Mais on distingue par terre des morceaux de savon. La douche surprise... Quatre hommes en tenue de prisonnier, mais un brassard à l'épaule et un nerf-de-bœuf à la ceinture, les jettent sur un large tombereau, sous la surveillance de trois soldats.

— C'est atroce, dis-je. Y a-t-il là un de vos enfants?

Le visage de la petite vieille a complètement changé. Ses yeux naguère si minces sous les rides des paupières se sont ouverts dans l'affaissement de ses traits, pleins de larmes. Je comprends que son espèce de rire continu n'était qu'un long pleur caché. Elle hoche la tête.

— Plus haut, tout en haut de l'affiche...

Je n'avais pas remarqué, en arrière-plan, un autre groupe d'enfants, encore vivants ceux-là, qui se dirigent vers le monceau de cadavres, escortés eux aussi de quatre détenus qui les poussent à coups de nerf-de-bœuf. La photo est plus floue en arrière-plan, mais on distingue la physionomie des quatre hommes, des faces figées, douloureuses, de bas complices.

— Tiens, fais-le vite!

Je me retourne, sursaute. La vieille me tend un petit canif, lame ouverte. Après un regard furtif autour d'elle, les traits durcis, impitoyables, elle reprend:

— Celui de devant, c'est mon fils, vite, arrache-lui la tête!

Éberlué par l'impact de sa voix, sans réfléchir, je saisis le canif. Et tremblant, haussé sur mes jarrets, plante la lame au milieu du visage blafard qui se gondole.

— Vas-y! Fais-le vite!

Le carton résiste, la lame crie, enfin j'enlève en tournant une rondelle grise qui tombe à terre. Elle la ramasse lestement, la fourre dans sa poche.

— Partons, maintenant! dit-elle en se relevant, pâle comme la mort, il faut rejoindre les autres! La dernière fois, le gardien m'a vue.

Elle ajoute, devant ma stupeur:

— Tous les cinq ans, ils changent les affiches. Elles sont presque toutes lacérées...

— Alors chaque fois, vous...

Elle me jette un regard froid, distant.

— Tu n'es que le septième.

Jacques-Étienne Bovard. Né à Morges en novembre 1961. Licence ès Lettres à l'Université de Lausanne en 1986. Maître secondaire, il enseigne le français, le latin et le grec à Lausanne. A écrit des nouvelles: *Aujourd'hui, Jean* (L'Aire, 1982), «L'été du lac» (in *Entailles 19*, Montpellier, 1985), «Une tombe dans l'eau» (in *Plein Chant*, Bessac, 1987), et un récit à paraître aux éditions 24Heures.



Des lectures sur mesure

Pour les curiosités éveillées, 48 revues culturelles en lien direct avec la création et la réflexion critique dans tous les domaines : littérature, cinéma, théâtre, danse, musique, arts visuels, histoire et philosophie...

Un choix varié de revues qui portent un regard québécois nouveau sur la culture d'une société en transformation et vous informent sur les événements culturels de prestige et/ou d'avant-garde.

Les revues culturelles

Annales d'histoire de l'art canadien • Apropos • Arcade • Aria • Cahiers • Cap-aux-Diamants • Copie Zéro • Continuité • Dérives • Espace • Esse • Estuaire • Études françaises • Études littéraires • Herbes rouges • Imagine... • Inter • Interculture • Jeu, cahiers de théâtre • Lettres québécoises • Liaison • Liberté • Lurelu • Moëbius • Nbj • Nuit blanche • Parachute • Passages • La petite revue de philosophie • Philosophe • Possibles • Protée • Québec français • Recherches amérindiennes au Québec • Le Sabord • Séquences • Salaris • Sonances • Spirale • Stop • Trois • Urgences • Ven'd'est • Vice Versa • Vie des Arts • 24 images • Voix et images • XYZ



Pour trouver lecture à votre mesure,
recevez gratuitement le répertoire
des revues culturelles québécoises en écrivant à :

L'ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES
CULTURELS QUÉBÉCOIS (AEPQC)

C. P. 786, Succursale Place D'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2